

Portraits croisés  
Lounes Matoub et Si Mohand ou Mhand,  
*l'idéal de liberté en bandoulière*  
par Rachid Oulebsir

**Matoub Lounès est l'héritier spirituel de Si Mohand Ou Mhand. Révolté contre l'injustice, militant invétéré contre la disqualification culturelle et la dépossession identitaire, refusant publiquement l'assimilation de son amazighité par l'ordre arabo-islamique, Lounès Matoub est, comme Si Mohand, un homme sans concessions, un poète écorché vif !**

Le combat de Lounès Matoub dans l'Algérie indépendante, par le chant et le poème mobilisateurs, contre la pensée unique arabo-islamiste qui enterre tous les jours un peu plus l'amazighité, ressemble à s'y méprendre, dans un contexte historique différent, à la résistance légendaire de Si Mohand-ou-Mhand à l'entreprise coloniale française de déracinement culturel et de dénaturation identitaire du 19<sup>ème</sup> siècle, après la conquête militaire du massif du Djurdjura en 1857 .

## **Un combat pour la dignité**

Tout comme Si Mohand, poète légendaire de son vivant, résistant à la logique coloniale qui hissait au

faite de la société kabyle les prédateurs , les entremetteurs, les collaborateurs qui vendaient la dignité des leurs contre des biens mal acquis auprès de l'occupant, Lounès Matoub a dénoncé ,sa vie durant les serviteurs et tous ceux qui pour quelques rentes vendaient langue, dignité , symboles et patrimoine.

Si Mohand avait juré que :

« De Tizi Ouzou à L'Akfadou nul me commandera »  
(Ggulaḡ seg Tizi Uzu alami d Akfadu ur ḥkimen dgi aken llan )

Lounès a refusé de se soumettre à toute volonté ou pouvoir qui ferait de lui, un citoyen de seconde zone et de son identité amazighe, un appendice de l'identité arabo-islamique. Tous les deux sont morts de leur engagement total pour un idéal : la liberté

Si Mohand-ou-Mhand, fut la matrice culturelle et symbolique d'où se sont abreuvés poètes, chanteurs, écrivains et dramaturges. A sa suite et reprenant son flambeau, Lounès Matoub est une école du verbe kabyle. Ses chants, ses poèmes, ses dire, ses coups de gueule, ses débats ont nourri et continuent d'alimenter le sentiment d'appartenance à la communauté kabyle, à l'univers culturel amazighe dans ce qu'il a d'authentique et d'universel ! Par la poésie, le chant engagé, ses positions politiques sans concessions, il a irrigué les réseaux de sauvegarde de la

langue kabyle en dépoussiérant le lexique vernaculaire de nos aïeux, en créant le verbe nouveau à partir des mots magiques anciens, en débloquent des symboles enterrés, en redonnant vie à notre imaginaire cosmogonique perpétuel. A la manière de Si Mohand, Lounès a porté sur ses épaules jusqu'à en mourir Taqbaylit avec toutes ses exigences rituelles, ses valeurs pérennes et ses repères inamovibles. Tout comme le vieil aède, Matoub était entier, sans concessions, d'une haute sensibilité. Il s'en prend à lui-même avant de faire reproche aux siens. Dans une démarche spirituelle bien Mohandienne, il n'hésite pas à interpeller les siens et fustiger leur inconséquence voire leur complicité avec le mal.

Dans le chant lyrique  
Tirgin (Les braises),  
il dira :

« Ad regmey qabl iman iw  
Uqbel an zziy ɣur wen  
Ma ffery awen laɣyub iw  
Uklalay ad it karhem

...

Mi kfiy regmay iman iw  
ɣar wen an zziy udem iw  
Assa sserdey t s useywen

(Je m'insulterai d'abord

Avant de me tourner vers vous  
Si je vous cachais mes tares  
Je mériterai votre mépris  
Une fois mes défauts identifiés  
Je vous ferai face  
Avec un visage sans pudeur)

Comme les aèdes de sa terre natale Matoub Lounès avait le don de la parole. Nourri au sein maternel par le verbe majestueux immortel de Nna Aldjia, Il n'est pas resté un chanteur organique d'une contrée, ou d'un thème précis, il s'est immédiatement imposé sur la scène artistique comme le futur porteur des valeurs kabyles liées à l'universalité. Comme Si Mohand, il a mis en pratique sa vision du monde et il a forcé le destin pour mettre en adéquation sa vie quotidienne à son rôle de messenger devant transmettre les valeurs universelles du terroir Kabyle :

Assa akwen fedḥay, aḥal tenyam s tḥerçi, abrid  
urɛad it kfiy ayen uḥur tedduy lḥiy a-t afey ..

(aujourd'hui, je vous confondrai, vous qui par ruse  
avez tant tué, mon combat n'est pas fini, mon but je  
l'atteindrai ...)

## **La patrie confisquée**

Reprenant les mots caustiques de Si Mohand-Ou-Mhand, Matoub pleurera tous les efforts dépensés pour la patrie perdue dans la célèbre chanson Agrawliw (Le révolutionnaire) :

« Srewtay εabban wiyad  
Griyd am weblad  
S wallen ttawiy lewhi  
Yef ul iw yenyel ccyad  
Illes-iw d assemaç  
Ggumay ad refdey timmi ...»

« J'ai moissonné, d'autres ont pris le grain  
Me voici pierre refroidie  
De mon regard perdu, j'hallucine  
De l'huile bouillante se déverse sur mon cœur  
Ma langue est engourdie  
Je ne peux plus ouvrir l'œil ... »

Il sacralise dans de nombreux chants d'une haute nostalgie la montagne, le Djurdjura natal, berceau d'une enfance douloureuse et refuge des femmes et des hommes lors de leurs combats pour l'honneur et la dignité.

« Wi εeddan , nay wi d yussan  
D Arumi nay d mis n Crif  
Di tayett acu i d rnan

Siwa ttɛbga uyilif  
Ass a ḥeḍḗay i y iḍan  
ɛabbeln i wudrar n nnif... »

(Anciens ou nouveaux colonisateurs  
Romain ou musulman  
Quelle nouveauté pour mes épaules  
Sinon, un fardeau de soucis  
Aujourd'hui, je regarde les chiens  
S'attaquer à la montagne de l'honneur)

Si Mohand, enfant d'un triple exil, chantait sa montagne natale souillée par l'opprobre coloniale avec le même verbe acerbe et mélancolique. Il revendiquait un lien ombilical avec sa montagne à laquelle il confiait ses déboires :

« ata wul iw iyemmed  
s immeṭi iḥeml d  
yef ayen iɛeddan fellas ,  
...mmi ḥkiy i wudrar yenhed ! ...)

( Voici mon cœur en nuages,  
en averses de larmes,  
pour ce qu'il a enduré...  
je l'ai conté à la montagne, elle en a tremblé...)

Il comparait sa montagne à un éden perdu, un jardin fleuri envahi de sauterelles, le lieu de l'accomplissement de l'honneur et de la dignité souillé par des vautours :

Yuri lejnan d imsellet  
Lyasmin d lwerd yexlet  
Kulci yella deg lenwar

...

Yiwen wass deg wass n lhed  
Ay yabey ulahed  
Iksa y as ubuemma

(J'avais un jardin princier  
De jasmin et de roses mêlés  
Et de toutes variétés de fleurs  
... Un seul dimanche  
Je me suis absenté  
L'épervier y a cherché pâture)

Lounès Matoub a largement repris cette thématique du jardin souillé et du paradis perdu. Dans le chant d'amour « Ugadey ak rwin » Lounès évoque à la façon de Si Mohand le jardin emporté par la crue d'été inattendue :

« Afrag ihejben laman  
Skerkren t waman

Deg unebdu it bbwint themmel »

(... L'enclos scellé par la confiance  
Est trainé par les eaux  
En plein été emporté par la crue )

Le thème de l'amitié trahie a nourri de nombreuses chansons de Lounès Matoub, comme il était récurrent dans la poésie désabusée de Si Mohand :

Tadukli nebna ccukey tecfiḍ as  
Rriy laɛnaya ,thuddeḍ as Isas...)  
(l'amitié partagée, tu t'en souviens, je pense  
Je lui ai forgé une protection, tu as ébranlé ses  
fondations ...)

Si Mohand se plaignait, lui, des amis qui le  
laissaient tomber à la moindre de ses déconvenues

« Ataya wul iw yedhec  
Ihuba iwḥec  
Lehbab la rgwlen fellas... »

(Mon cœur est tout étonné  
De peur et de solitude  
Car tous les amis le fuient ...)

**Des témoins engagés de leur époque**

Lounès, à l'instar de Si Mohand, a chanté tous les événements ayant marqué sa société !  
Le chant témoin des blessures du printemps berbère de 1980 :

« Yehzen lward Aïssi ,  
mi gebda imenyi,  
yebwed iten lasker deg yiḍ »,

(Le deuil s'abattit sur Lward Aïssi  
Dès le début de l'émeute  
L'armée arriva dans l'obscurité)

Ce chant narrant l'agression militaire nocturne contre l'université de Tizi Ouzou, rappelle et déterre le cri de Si Mohand quand un nouveau pouvoir fait de larbins et de suppôts du colonisateur était venu s'installer à At Iraten :

« Sliy i lexbar yusa d  
Di tebratt yurad  
Seg wudrar n At Iraten »

J'ai entendu la mauvaise nouvelle  
Ecrute sur une lettre  
Venant des monts d'At Iraten )

Lounès portait dans le regard blessé l'image de ces artistes assassinés par l'intégrisme islamiste, coiffé du turban ou du képi. Il ne doutait pas qu'un jour ce sera son tour ! La chanson

« *A Kenza A yeli* » dédiée à feu Tahar Djaout nous rappelle le poème symbole où Si Mohand demande à la terre de ne pas détériorer le visage de la bien-aimée :

Temmut taɛzizt ur nemɣir  
Lmut att textir  
Rebbi iteddu di nnuqma  
A y akal ur ttettyeyyir  
Mlaɛyun n tɣir  
Taɛfomt as a lmuluka...

(Morte est l'aimée  
Sans qu'on se soit revu  
Dieu aime tant nous contrarier  
O terre , ne détériore pas  
Son œil de perdrix  
Anges accordez lui le pardon ...)

Le rôle historique de Si Mohand-Ou-Mhand dans le nourrissement de l'esprit anticolonial indépendantiste, son combat d'éveil des consciences contre la déculturation coloniale par la poésie, par la force du verbe, l'éloquence du mot, à côté des thématiques

privilégiées de sa vie et de son œuvre, constitue un axe principal qui faisait la raison de vivre du poète errant, souvent inexplorée par les nombreux auteurs qui ont ravivé et sauvegardé son trésor poétique.

Matoub Lounès reprend, au second degré, dans son riche répertoire cet affrontement du pot de terre et du pot de fer qui a caractérisé l'œuvre de Si Mohand marquée par la recherche de son pays perdu, de son village anéanti, de son enfance violée, de sa famille disloquée, d'une impossible recomposition au quotidien d'une identité déchirée ! Pour Si Mohand, l'adversaire est plus le frère compromis, corrompu, et rallié à la cause coloniale, que le colonisateur duquel il ne fallait attendre aucune mansuétude. Etrangement dans l'œuvre de Lounès Matoub l'ennemi est le même ; avec les identifiants d'aujourd'hui ! Tous les corrompus, les suppôts de l'injustice, les engraisseurs de la dictature et de l'humiliation sont descendus en flammes par Matoub dans de nombreuses chansons reprises en refrains, en slogans et en crédos par la jeunesse assoiffée de liberté et de dignité.

Si Mohand fustigeait les faux dévots de son temps, les opportunistes religieux, qui utilisaient l'Islam et le coran pour tisser des alliances avec le nouveau pouvoir installé par la colonisation, Lounès Matoub ne prenait pas de gants pour nommer l'islamisme comme élément de régression sociale et culturelle et d'agression contre

l'identité ancestrale et comme verrou contre toute ouverture sur l'universalité.

Après son enlèvement qui mobilisa toute la Kabylie, et ses blessures par balles auxquelles il survécut miraculeusement, Lounès Matoub répondra à ceux qui le croyaient mort et enterré :

« Mazal şsut iw ad ibbaεzaq » image forte de la pérennité du combat que l'on retrouve chez Si Mohand Ou Mhand dans son poème immortel :

« Ferħen lεibad mi nenfa  
Ur nettban ara  
A εudden medden nemmut » !

Si Mohand Ou Mhand et Lounès Matoub sont tous deux, chacun en son temps, les symboles de l'âme de la montagne kabyle meurtrie ! Chantre de la résistance par le verbe à la colonisation française au 19<sup>ème</sup> siècle, le poète-noyau de la mémoire collective Kabyle Si Mohand a donné naissance à des dizaines de poètes, de chanteurs dont Lounès Matoub est sans doute l'étoile la plus brillante ! Par leurs œuvres immergées dans leurs vies singulières, leurs parcours de résistants à la disqualification culturelle, leurs poétiques modernes et leurs styles expressifs uniques et universels, leur connaissance profonde des ressorts de leur société, leur lien ombilical à leur peuple, ils constituent

de nos jours un patrimoine culturel immatériel identifiant la Kabylie perpétuelle !

Dans son errance, décrivant le détail inhumain du désespoir populaire créé par la sauvage oppression coloniale Si Mohand fut souvent le messager de l'espoir, l'allumeur de la conscience anticoloniale ! Son verbe majestueux apportait une substance quotidienne à l'engagement des premiers bandits d'honneur, insufflant la dose de courage nécessaire à ces Robins des bois défenseurs de la veuve et de l'orphelin, qui semèrent à leur tour sur la montagne du Djurdjura et de l'Aurès la culture indépendantiste. Son fameux poème où il jura de ne jamais se soumettre à un pouvoir quelconque sur le territoire kabyle fut l'hymne des bandits d'honneur et des jeunesses révoltées de son époque à nos jours !

Un siècle après l'épopée de Si Mohand, Matoub Lounès incarne cet esprit nourricier des ardeurs révolutionnaires ! Il est l'emblème du refus de l'abdication et l'esprit de révolte qui alimente la résilience populaire sous toutes ses formes ! C'est pour tout cela qu'il fut assassiné.

« An arreḡ wala neknu !  
...anda ttqwiden ccifan »

(Plutôt être brisé que plier  
Là où les chefs sont des maquereaux)